

LA CHAMBRE FANTASTIQUE

Ou Michel de Saint Pierre raconté
par sa fille Isaure

A ma mère, en souvenir de Michel.

« Ecrire c'est une respiration. »

Julien Green

INTRODUCTION

Ce 12 février 2016, mon père aurait cent ans...

Mon grand-père venait de sortir sur la pointe des pieds de ma chambre, « la chambre fantastique ». Ce lieu que ma mère trouvait horrible et décadent, la chambre d'honneur de notre château « troubadour » de Saint Pierre, moi je l'avais toujours adoré. Mon grand-père, complice de mes goûts prétendument douteux, m'accordait volontiers le privilège d'y dormir. J'avais donc obtenu sans trop de peine que la « chambre fantastique » me fût réservée pour la bonne raison que personne n'en voulait. Trop vaste, trop tarabiscotée, impossible à chauffer, elle décourageait les meilleures volontés, sauf la mienne ! Imaginez un lit à baldaquin pseudo-gothique faisant face à une incroyable cheminée au foyer couleur de turquoise et d'or, ornementée d'une quantité d'animaux fantastiques, les fameuses chimères. Au-dessus de la cheminée, un miroir vénitien assorti aux teintes du plafond, incliné vers moi à la mode 1830. Il me permettait de me voir en mon entier, c'est-à-dire d'apercevoir une tête ébouriffée perdue dans ce lit bien trop grand pour une enfant.

Mais c'était au plafond qu'elles dansaient le mieux la sarabande, ces chimères sculptées dans le stuc avec un réalisme saisissant. Ensuite peintes et rehaussées d'or, elles arboraient un ahurissant camaïeu de couleurs bonbons : bleu tendre, rose voluptueux, vert céladon dans lequel on aurait volontiers croqué. Il y avait tout un petit peuple de dragons, escargots, chauve-souris et tortues qui se faisaient la cour en se coursant et en se léchant tendrement. L'audacieux sculpteur dont le nom nous était resté inconnu n'avait tenu compte ni de la lenteur des déplacements de certaines créatures ni de leur échelle. Qu'importe, on n'avait pas lésiné sur les ors ou les couleurs.

Comme d'habitude, bravant la défense de ma mère, mon grand-père m'avait raconté avec son petit sourire malicieux l'une des *Histoires Extraordinaires* d'Edgar Poe. Ce soir, à ma demande, il avait choisi l'une des plus terrifiantes, *Le puits et le pendule*. Quel délicieux cauchemar allais-je encore faire cette nuit-là !

Disparut la grande silhouette mince de mon grand-père qui s'éloignait d'un pas élastique, chaussés de ses éternelles sandales de tennis. Je le trouvais beau, élégant, ascétique. Son crâne, rendu presque chauve par un éclat d'obus reçu pendant la guerre de 1914 et lui causant parfois d'affreuses migraines, surmontait un visage aux traits réguliers et imposants, des yeux très clairs, un nez droit, une belle bouche coiffée d'une grosse moustache blanche. A peine

mon grand-père parti, il me sembla qu'au-dessus de ma tête, la hauteur du baldaquin avait bien diminué. Quant au plafond fantastique, c'était sûr, il se rapprochait lentement de moi, de même que les murs m'enserraient plus étroitement. Pour chasser le sortilège et la panique qui montait et m'humiliait, moi qui me prenais pour un esprit fort, du haut de mes six ans, et me croyais capable d'encaisser sans broncher n'importe quelle *Histoires extraordinaires*, je jaillis de mon lit. Puis je tâtonnai vers la table de nuit pour trouver l'indispensable lampe de poche - les coupures d'électricité étaient fréquentes dans notre grand château délabré.

Pieds nus, en longue chemise de nuit comme de juste taillée dans une vieille combinaison de ma mère, je me faufilai hors de ma chambre. Je me glissai dans l'interminable corridor faisant toute la largeur du château, arrivai sur le palier de l'escalier de pierre blanche et le dégringolai à toute vitesse. Je reconnus sous ma paume l'immense couronne de marquis, en beau bois sculpté, luisant comme un marron, qui terminait la rampe. C'était le signe que j'étais arrivée à la dernière marche. Le halo de ma lampe éclairait successivement les naïves peintures du XVIII^{ème} siècle encastrées dans les boiseries de l'entrée, la chaise à porteurs surmontée d'un petit dragon aux écailles vertes qui m'avait toujours fait les yeux doux et qui se trouve aujourd'hui encore dans mon bureau afin de veiller sur mon travail. Face à l'escalier

s'ouvrait le grand salon aux parquets à fleurs, à la table assez longue pour y asseoir les moines d'un monastère entier, à l'élégant mobilier Directoire. Tout au bout, il y avait une autre cheminée, digne celle-ci d'Amboise, de Chambord ou de Blois, également toute en stuc. Ensuite venait l'adorable petit salon en rotonde. Je cherchai la cuisine, symétrique du petit salon et nichée dans la tour lui faisant face.

Ma grand-mère, en un méritoire souci d'économie, avait demandé à son chauffeur russe, André Pavluc, un ancien de la marine marchande qui avait ses petites combines au Havre, de lui trouver de la peinture bon marché pour repeindre l'ancienne chapelle. Elle l'avait en effet reconvertie en cuisine afin de fuir les sous-sols glacés où l'on s'enrhumait avec une belle régularité. En ces temps-là, l'activité portuaire se ralentissant, on soldait ou plutôt on bradait un gros stock de peinture au minium autrefois utilisée pour protéger de la rouille les coques des bateaux. Consultée par téléphone, ma grand-mère avait tout de suite acquiescé, séduite par le faible coût de l'opération. Et la cuisine s'était trouvée dûment peinturlurée d'une ahurissante teinte d'un orange vif. Moi, je l'adorais et trouvais que la couleur s'harmonisait fort bien aux lueurs chaudes dispensées par les vitraux. Le fourneau avait été installé sur le maître autel et il y avait toujours, à l'entrée de la chapelle, une grosse conque en guise de bénitier.

Il y aurait dans le garde-manger un peu d'eau fraîche car celle que l'on pouvait prendre aux robinets de l'unique salle de bain de l'étage n'était bien sûr pas potable. Elle provenait d'un réservoir. Quand son niveau baissait trop, l'eau arborait une belle teinte rouille exactement assortie aux murs de la chapelle-cuisine. Je profitai de ma présence nocturne en ces lieux pour rafler dans le garde-manger une tranche du gâteau au chocolat restant du dîner et l'indispensable crème fraîche l'accompagnant. Afin que mon larcin ne fût pas découvert par Vovonne, la cuisinière de mes grands-parents et l'épouse d'André Pavluc, je découpai celles qui restaient en deux en me disant naïvement que Vovonne aurait une bonne surprise en découvrant le lendemain plus de parts qu'elle n'en avait faites.

Vovonne était une toute-petite Bourguignonne aussi large que haute, un rien bougon, comme si elle avait toujours redouté de se laisser attendrir par les « marmousets », comme elle nous appelait, mon frère Guillaume et moi. Elle adorait mijoter interminablement de succulents petits plats que ma grand-mère grignotait et que mon grand-père avalait avec distraction, ce qui la désolait. En revanche, la proverbiale gourmandise de mon père la ravissait. Pour lui complaire et parce qu'il en raffolait, Vovonne agrémentait chacun de ses plats de crème fraîche, ce qui rendait folle ma mère - elle tentait de mettre au régime « son

homme » pour combattre chez lui un sérieux début d'embonpoint et il ne la secondait guère dans ses efforts. En général, après des œufs meurettes à la crème fraîche, suivait une escalope normande à la crème fraîche - ou des soles, truites, langoustines, mon père adorant tous les fruits de la mer, toujours à la crème fraîche, bien entendu. Et le repas se concluait, selon la saison, par des fraises ou framboises à la crème fraîche, ou une tarte aux pommes, encore à la crème fraîche. Tant et si bien qu'aujourd'hui, j'ai beaucoup de mal à la voir en peinture, cette fameuse crème fraîche si réputée en Normandie !

J'évitai la salle à manger garnie d'objets en barbotines, aux murs tendus de cuir de Cordoue un brin gondolé par l'âge, passai sans bruit devant la chambre de mes grands-parents et poussai la porte de ma pièce préférée, la bibliothèque. Elle nichait dans la plus grande des tours, la carrée, car toutes les tours de notre château troubadour différaient les unes des autres. Certaines étaient hérissées de mâchicoulis pour rire, d'autres coiffées de toits trop pointus pour être honnêtes, encore surmontés de flèches bizarres. Située sur deux étages, cette ravissante pièce, toute lambrissée et garnie de volumes anciens aux dorures luisant doucement dans la pénombre, ouvrait directement sur l'extérieur. On en sortait par un escalier de bois supporté par la vis d'un ancien pressoir. J'ouvris un instant la porte-fenêtre pour

hummer l'air du soir et saluer ma copine la chouette qui hululait amicalement dans le grand cèdre bleu. J'hésitais à me livrer à l'un de mes exercices de courage préféré : il s'agissait, sans torche, de m'aventurer seule dans les bois et de pousser au moins jusqu'à « l'allée monastique », d'où la vue est si belle sur la Seine.

Nus pieds et en chemise, je n'étais vraiment pas équipée pour l'aventure... J'avais froid et rentraï vite, sortis de la pièce pour graver le petit escalier qui constituait pour moi la meilleure des cachettes. Du côté droit, il donnait sur une sorte de débarras encombré d'un fatras de malles et de boîtes emplies de mille trésors. Il y avait même un vieux carton à chapeaux sur lequel ma grand-mère avait écrit de sa petite écriture violette et pointue : « Bouts de ficelles inutilisables. » Le carton ouvert, les ficelles s'étaient en effet avérées parfaitement inutilisables.

Cette nuit-là, j'obliquai vers la gauche de l'escalier, par où l'on accédait à la mezzanine surplombant la bibliothèque et la prolongeant. J'avais rassemblé là mes livres préférés, les beaux albums sentant un peu le moisi des Bécassine et des Bibi Fricotin. Les Paul d'Ivoi me semblaient trop épais pour mes six ans mais les images me faisaient déjà beaucoup rêver... Elles me transportaient en Afrique et dans tout le Moyen-Orient, jusqu'au sud-est asiatique et la Chine. Paul d'Ivoi, je l'ai trouvé plus tard bien plus distrayants que l'ennuyeux Jules Verne qui

s'acharnait toujours à vouloir m'expliquer comment marchaient ses diaboliques machines. Ce fut dans cette galerie de la bibliothèque de mon grand-père, en lisant en cachette à la lueur de ma lampe de poche, que je pris pour toujours le goût du voyage et l'impossibilité de rester longtemps quelque part. *Le puits et le pendule* s'éloignaient de moi et devenaient inoffensifs, tandis que je mettais mes pas dans ceux du *Maître du drapeau bleu*.

La vie reprenait ses belles couleurs. D'ailleurs, demain, mon père me l'avait promis, j'essaierai avec lui le nouveau kart qu'André Pavluc, passé tout à coup de la qualité de conducteur de la Deux-Chevaux antédiluvienne de sa « marquise » à celle d'ingénieur, nous avait bricolé à partir de différents moteurs - André était aussi garagiste. Au grand dam de ma mère, il avait même creusé le sol de l'orangerie Louis-XIV jouxtant le château pour en faire une fosse. Ce kart, construit à l'aide d'un bizarre assemblage de tout le rebut d'un garage, atteignait les 80 km à l'heure. Avec mon père, Guillaume et moi, nous faisions indéfiniment le tour du château en dérapages plus ou moins contrôlés. Ma suprême ambition était de le conduire un jour moi-même.

J'étais sur le point de m'endormir sur les images de mon Paul d'Ivoi quand un horrible grincement me fit sursauter. Il grinçait toujours de toutes ses membrures, notre pauvre château. Mon grand-père prétendait avec une totale

mauvaise foi qu'il était hanté. A l'en croire, la « dame blanche » lui était souvent apparue dans cette bibliothèque même. Seulement, mon grand-père s'empêtrait un peu dans ses descriptions de la dame blanche. Un jour, c'était la copine malheureuse de notre duc Guillaume. Un autre, c'était l'épouse d'un affreux Saint Pierre dont les généalogies n'avaient pas conservé le nom et qui trucidai chacune de ses maîtresses après avoir passé une unique nuit avec elles. L'une d'elles, plus amoureuse ou plus têtue que les autres, s'obstinait à revenir hanter Saint Pierre les nuits de pleine lune et justement... D'autres fois, c'était cette jeune grande-tante qui s'était tuée à cheval dans le parc et qui revenait chercher sa monture. Je voyais bien que les explications changeaient selon les humeurs de mon grand-père, mais j'avais tellement envie d'y croire... Une chose était certaine, la dame blanche perturbait la chatte, dite « la mine noire », qui régnait sur Saint Pierre et observait le monde de son merveilleux œil vert pailleté d'or. Les nuits de pleine lune, elle devenait si nerveuse et si agitée qu'elle empêchait mon grand-père de bien apprivoiser ses chères araignées.

Mon grand-père avait en effet la passion des araignées, qu'il charmait avec son « bidule », ce petit instrument que l'on porte à la bouche et que mon grand-père savait mieux que personne faire joliment vibrer. Il prétendait qu'alors ses araignées dansaient pour lui. En souvenir de lui, j'ai toujours adoré les araignées et expressément

défendu qu'on les écrasât. Et toute ma vie, j'ai procédé à des sauvetages compliqués d'araignées en péril...

La bibliothèque grinçait vraiment beaucoup. Je savais aussi, mais c'était entre nous un secret, que mon grand-père et notre fermier habitant sur la propriété s'adonnaient ensemble à des expériences de magie blanche. Malgré mes supplications, je n'avais jamais été autorisée à assister à ces séances. Mon grand-père avait bien trop peur des remontrances de ma mère, fort pieuse et qui ne badinait pas avec les préceptes de la religion interdisant ces « pratiques-là ». Magie blanche ou magie noire, pour elle, c'était tout un. En suivant un jour en douce René dans son cellier, qui sentait fort le vieux calva et les peaux de lapin, je l'avais surpris en train de remettre un antique grimoire dans un bocal poussiéreux. Dès qu'il fut parti sans penser à fermer la porte à clef, j'allai voir de quoi il pouvait s'agir. C'était un vieux parchemin sans doute en peau - j'espérais en peau humaine - , portant des signes incompréhensibles, dans une écriture que je ne connaissais pas. Je n'étais pas très avancée, mais je savais avoir déniché les fameuses « formules » dont mon père s'était un jour entretenu avec ma mère en s'imaginant la rassurer.

Des formules, il y en avait trois chez René. L'une guérissait les maux des femmes - je ne savais pas bien alors de quoi il pouvait s'agir. L'autre soignait les brûlures. La troisième était

capable d'arrêter toute forme d'hémorragie. Il fallait les dire en récitant à l'envers trois Pater et en tournant autour du malade dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, tout en l'aspergeant d'eau bénite. Le Pater dit à l'envers avait affolé ma mère, l'eau bénite l'avait un peu rassérénée.

Des années plus tard, mes grands-parents étant morts depuis longtemps, René, à son tour bien vieux et bien affaibli, malade d'un cancer, devinait qu'il n'en avait plus pour bien longtemps. Je savais que les formules se léguaient de « sorcier » à « sorcier », après une sorte d'intronisation. Je le suppliai donc de me les laisser, l'assurant que j'en ferais bon usage. Il me considéra de ses yeux clairs de Normand, eut son beau sourire et sembla réfléchir longtemps. Puis il finit par me dire :

- Ce n'est pas innocent, les « formules ». Quand on les a, on a envie d'aller plus loin. Et vous, madame Isaure, sauf votre respect, je ne crois pas que vous sachiez vous arrêter en chemin. Vous êtes trop impétueuse pour ça.

Il me considéra encore d'un air grave avant d'ajouter :

- Quand on est dépositaires des « formules », un pouvoir tout de même un peu particulier, il faut aller régulièrement à la messe, se confesser et communier. Et vous, madame Isaure, je sais bien que les bondieuseries, c'est pas trop votre truc.

Il avait raison. Elevée par des parents fort croyants et très à cheval sur les choses de la religion, même s'ils étaient ouverts sur quelques autres, j'avais fini par prendre les obligations catholiques en horreur. Trop, c'était trop ! Il y avait eu dans ma vie trop de chemins de croix, de chorales pieuses, de messes interminables dites dans des églises glacées, de confessions obligatoires, de communions imposées.

Quand René avait pris une décision, elle restait sans appel. Je n'eus donc jamais les « formules » et il m'assura, peu avant sa mort, qu'il les avait détruites. Je l'ai toujours regretté. Devenir « sorcière » à mon tour, quelle aventure cela aurait été !

Ce soir-là, je n'avais guère envie de me retrouver nez à nez avec la dame blanche qui allait encore perturber mes chères araignées. Mieux valait donc prestement déguerpir et m'en retourner dans ma « chambre fantastique ». J'y ferai de bien délicieux cauchemars !

Lorsque j'étais petite, il me semblait que tout le monde habitait un château ou un hôtel particulier. Le seul problème était de savoir dans quel état de délabrement il se trouvait. Nous passions la moitié des vacances dans notre propriété normande de Saint Pierre et j'étais toute fière de me dire que Guillaume le Conquérant, le fils du duc de Normandie Robert le Diable, était venu jouer là quand il était enfant. C'était durant la révolte des Hauts Hommes. La mère de Guillaume, la belle Erlève que la

légende rebaptisa Arlette, s'était mariée à l'instigation de son amant le duc Robert. Il partait en croisade et voulait la protéger. Il avait alors arrangé son mariage avec son fidèle compagnon, le seigneur Erluin de Conteville. Le duc Robert périt durant son périple et les Hauts Hommes se révoltèrent en déclarant Guillaume « bâtard ». Erluin avait alors caché Guillaume au péril de sa vie. Il lui était toujours resté fidèle. Conteville et Saint Pierre étant deux forteresses jumelées et toutes proches - guère éloignées à vol d'oiseau de plus de trois kilomètres l'une de l'autre - , le duc Guillaume, cet aventurier cher à mon cœur, avait donc bien connu Saint Pierre.

Chez ma grand-mère maternelle, Isaure de Chavagnac dont je porte l'antique prénom, le donjon bourbonnais était resté tel qu'il avait été lors de sa construction. C'était une austère forteresse de pierre épaisse et solide datant du XIV^{ème} siècle, ancienne place forte des Bourbon. Nous allions aussi au château de Sermanches, dans le Jura, chez la sœur aînée de ma mère, ou dans celui du Rouret, situé non loin de Grasse, chez sa cadette. Il y avait encore le vertigineux Château-Neuf de mon oncle le duc de Maillé et ses sept étages de caves. Puis Epoisses, bien sûr, fief de ma grand-mère paternelle qui était une Guitaut. Là régnait la redoutable tante Lau Laure qui ne souriait jamais, piquait fort quand on l'embrassait et m'envoyait toujours dormir avec mon frère dans la tour la plus éloignée du corps de bâtiment. La tour était

comme il se devait glacée et dépourvue d'électricité. Il y avait encore tous les châteaux des amis des parents, La Pommeraie, sise dans le vallon de Saint Pierre, Ablon et sa délicieuse folie, le Champ de Bataille, merveille de briques roses qui était au duc d'Harcourt, Le Chamblac où l'écrivain Jean de La Varende fabriquait ses ravissantes maquettes de bateaux qui me fascinaient tant, Vandoeuvre et sa collection unique de meubles miniatures, Josselin où s'étiolait depuis qu'il avait attrapé la polio le duc de Rohan, Alain, cet ami très cher à mon père. Il y en avait tellement d'autres...

Pour moi, il était donc naturel d'habiter un château. De bonne heure, j'avais appris les pièges dont il convenait de se défier. Il ne fallait pas s'aventurer n'importe comment sur un tapis. Il pouvait et risquait fort de dissimuler un dangereux trou béant dans le parquet « à la française ». Si l'on avait placé un bouquet sur une console, c'était le plus souvent pour masquer les fentes des boiseries et l'on devait se garder de s'appuyer aux dites boiseries. Si un siège était appuyé contre un mur, ce n'était pas pour faire joli, mais pour cacher qu'il lui manquait un pied. Malheur donc à qui s'y asseyait !

Quitte à commettre un gros mensonge, on devait toujours affirmer qu'on avait évidemment pris son bain mais éviter la torture en question autant que faire se pouvait. La plupart du temps, la salle de bain était glacée, l'eau à peine tiède et d'une couleur toujours suspecte, les serviettes

usées autant que râpeuses. D'ailleurs, on vous savait gré de débarrasser les lieux le plus vite possible car elle n'était pas réservée à votre seul usage, cette salle de bain bizarrement si convoitée par les « grandes personnes », il s'en fallait même de beaucoup. S'il y avait une odeur suspecte dans son lit, inutile de s'affoler. Il suffisait de trouver la bestiole qui était venue y mourir et de la faire discrètement disparaître. Il y avait longtemps que je ne craignais plus rats, mulots, souris ou chauves-souris, araignées de tout acabit, mes habituels compagnons de chambrée. Le principal problème consistait à penser à bien « prendre ses précautions » avant d'aller se coucher, les toilettes étant toujours situées à des kilomètres de votre chambre, tout au bout d'interminables corridors balayés par les vents coulis. Et se servir du pot de chambre prévu à cet effet m'aurait semblé le comble de l'humiliation. Mais quel supplice quand j'avais oublié...

En revanche, j'avais toujours été émerveillée par les vastes galeries où trônaient les portraits d'ancêtres qui vous regardaient d'un air hautement désapprobateur du haut de leurs cadres plus ou moins dédorés. J'aimais faire plaisir à mon grand-père, qui était juge d'armes pour l'ordre de Malte et l'A.N.F., l'Association de la Noblesse Française. Il s'occupait donc de « faire les preuves », c'est-à-dire de prouver la noblesse, des diverses familles le sollicitant. Il avait toujours le nez fourré dans ses vieux

grimoires et dessinait arbres généalogiques et blasons à longueur de journée. Pour lui, je recopiais à la sauvette les armoiries que je pouvais trouver en lui indiquant quand c'était mentionné dates, noms et château d'où elles provenaient. Il se livrait alors à ses délectables recherches dans le Grand Armorial de France. Pour me récompenser de mon modeste apport à son travail, il me permettait parfois de les colorier selon ses indications. Je savais bien sûr que « gueule » signifiait rouge, « azur » bleu, « sinople » vert, « sable » noir.

De même, on m'apprit très tôt à faire des bouquets - indispensables pour égayer nos vieilles demeures - et à accomplir sans me casser la figure la grande révérence de cour que l'on réserve aux altesses royales. Comme nous fréquentions évidemment les Bourbon en Bourbonnais, il y en avait une belle flopée, d'altesses ! Mes grands-parents s'obstinaient à les appeler « mes cousins » ou « mes cousines » en raison d'une parenté certaine mais des plus lointaines... Ce qui ne ravissait pas lesdites altesses, mais ma famille y tenait. De même, très tôt, je ne m'en tirais pas trop mal avec l'emploi de la troisième personne et savais fort bien appeler les diverses altesses « Madame » ou « Monseigneur »... Ma grand-mère maternelle surtout veillait de près à la stricte observance du protocole. Curieuse éducation bien éloignée des réalités que celle que m'avaient dispensée mes grands-parents !

Quant à mon second grand-père, le père de ma mère, Jean de Chavagnac, ancien militaire à la retraite et commissaire de courses à Vichy, il passait le plus clair de son temps à chasser - l'arthrite l'avait obligé à renoncer à la chasse à cour, sa passion, et si nous suivions toujours rituellement les équipages, c'était en voiture. Il se donnait aussi beaucoup de mal pour classer sa collection de boutons de vénerie. Ces activités qui absorbaient tant mes deux grands-pères contribuèrent beaucoup à me fausser les idées quant aux réalités du monde du travail !

Quelle excitation quand j'étais invitée chez une petite copine de classe et pour mon plus grand bonheur, non plus dans un château, mais dans une maison normale ! Il y avait même une cuisine normale (pas au sous-sol ou dans une ancienne chapelle), avec un chauffage normal, des meubles tenant sur leurs pieds, des tapis sans chausse-trappes et des salles de bain diffusant une agréable chaleur et laissant couler une eau chaude à souhait. Je me sentais alors émerveillée et rêvais à un univers propre, aseptisé - et sans château...

C'était certain, mes grands-pères travaillaient beaucoup, l'un à ses blasons, l'autre à ses boutons. Pourtant celui qui travaillait le plus était encore mon père, l'écrivain Michel de Saint Pierre. Je fus longtemps la seule de ses enfants à avoir le privilège de l'appeler « Michel », tout en le voussoyant, ce dont je n'étais pas peu fière ! Plus tard, ma petite sœur Sylla, de quinze ans

ma cadette, partagea avec moi ce privilège mais alors, elle n'était bien sûr pas encore née. Dès que Michel avait un instant de liberté, il s'installait n'importe où sur un coin de table et se mettait à jeter avec fièvre sur le papier ses mots, ses couleurs, ses rires, toute sa truculence et sa boulimie de vie. Il usait toujours des mêmes éternelles pointes bic bien mordillées et semblait tant se délecter à écrire que j'avais peine à considérer l'écriture comme un vrai travail. Sa vieille machine Remington ne quittait guère Paris. Durant les vacances, ces vacances marquées pour lui par un surcroît d'écriture car alors, il n'allait plus à son bureau, on voyait des belles piles de feuillets hérissés de ratures infinies s'entasser sur sa table. Chaque soir, il annonçait avec fierté le nombre de pages écrites.

- Aujourd'hui, disait-il à la cantonade, j'ai pondu quinze pages.

Parfois, je trouvais qu'il trichait un peu car son écriture se mettait soudain à grandir et les quinze pages n'étaient pas très remplies. Tout le monde était pris à partie selon ses mérites.

- Jacqueline, ce que tu tricotes en ce moment, c'est quoi, exactement ?

- Un futur chandail.

- Sois plus précise, détaille-moi le point employé, la grosseur de tes aiguilles et le nom de ta laine. Les enfants, « au quart de petit poil », est-ce que ça se dit encore ?

Ou bien :

- Mon père, est-il correct d'écrire : « Le dix-cors était sur ses fins » ?

Car mon père avait ce don assez rare de faire participer tout son clan à son travail du moment. Chacun voulait bien sûr connaître le contexte dans lequel s'inséraient ses précieuses connaissances : qui tricotait, qui disait « au quart de petit poil », qui chassait et dans quelles circonstances ? Michel ne se faisait jamais trop prier pour nous lire alors ce qu'il avait « pondu » dans la journée. Je n'aimais guère l'entendre lire car je trouvais qu'il déclamait, et plutôt mal, ce qui faussait à mon sens le ton si fluide, si enjoué de ses pages.

Autre manie chez mon père : chaque soir, il fallait absolument « jouer à un petit jeu », jeu de cartes, de monopoly, nain jaune, portraits chinois ou autres supplices. Je détestais ces « petits jeux » obligatoires qui m'arrachaient à mon capitaine Corcoran ou à mon cher Paul d'Ivoi, mais impossible d'y couper. L'institution semblait avoir une fois pour toutes été reconnue d'intérêt public. Cette obligation m'avait donné pour toujours l'horreur des jeux, quels qu'ils fussent. Je n'aime ni les jeux de société, ni ceux de hasard, je ne mets jamais les pieds dans un casino. Je ne sais en fait jouer à rien. Le bridge comme les échecs me resteront pour toujours des plaisirs interdits. En revanche, j'aurais adoré apprendre le solfège et savoir jouer du piano, apprentissages réservés à mon frère Guillaume, qui chante fort juste et a une bonne oreille, toutes

choses dont je suis hélas dépourvue. Il n'empêche que je souffrais sans dignité de ma voix abominablement fausse et de la décision irrévocable de mes parents : j'étais définitivement inapte à la musique, même si je l'adorais.

Les vacances finies, tout le monde s'entassait dans l'antique 2 chevaux Citroën des grands-parents et en route pour la gare de Quetteville. Le train nous menait en quatre bonnes heures, avec un changement à Lisieux, à Paris. Ensuite, il fallait prendre le métro jusqu'à la Concorde et marcher jusqu'à l'hôtel Saint Pierre, sis au N° 25 de la rue du faubourg Saint-Honoré, presque en face d' Hermès. Tout au long du trajet, ma mère soupirait beaucoup et se désolait de devoir rentrer dans cet immense appartement de 400 mètres carrés, hélas assez délabré. De plus, nous le partagions avec mes grands-parents, ce qui m'enchantait et affligeait ma mère. Même s'ils nous avaient laissé les plus beaux salons de réception donnant sur l'enfilade de jardins allant de l'ambassade américaine à l'Elysée, la distribution des pièces restait à vrai dire très inconmode. Il aurait fallu de coûteux travaux pour bien séparer les deux appartements. Les deux salles de bain et les deux toilettes se trouvaient bien sûr côte à côte. Notre cuisine se nichait tout au bout de l'appartement. Surtout, l'entrée et le couloir restaient évidemment communs, toutes choses que ma mère détestait.

Ma grand-mère, que j'appelais bonne-maman, était adorable et m'apparaissait comme une vieille fée toute de soie noire revêtue, avec toujours ce ruban de gros grain immortalisé par Faizan agrafé autour du cou pour en dissimuler les fanons. Elle était si fière du succès grandissant de son seul fils qu'à chaque coup de sonnette, elle trottnait à toute vitesse dans le couloir pour voir quelle personnalité venait trouver Michel. Était-ce l'un de ces écrivains célèbres qui fréquentaient assidûment le faubourg, Jean de Lavarende, Normand lui aussi, « un pays », ou bien Henry de Montherlant qui montait au deuxième après avoir déjeuné comme chaque jeudi chez ma tante Slany de Courcy, la sœur de l'académicien et historien Robert d'Harcourt ? Tante Slany avait servi de mère adoptive à Montherlant, car sa propre mère était trop malade pour s'en occuper. De bonne heure, je savais que c'était « un grand écri-teau, le Therlant de maman », qui lui envoyait des fleurs pour la remercier d'avoir fait supprimer le mot « corpulent » le qualifiant dans l'essai de mon père, *Montherlant bourreau de soi-même*. Ce cousin à la mode de Bretagne de Michel, plus vieux que lui, l'avait toujours encouragé à écrire. Il avait même jugé très prometteur le premier pamphlet que mon père lui avait envoyé, *Vagabondages*, préfacé par Jean de La Varende. Avec Montherlant et La Varende, Michel eut en quelque sorte deux parrains dans le monde des Lettres. Et je me souviens bien de l'épaisse

correspondance ayant existé entre les deux cousins issus de germains - Montherlant tenait beaucoup à cette précision. Leurs missives n'avaient parfois trait qu'à un usage de grammaire ou à une orthographe incertaine. Les plus intéressantes de ces lettres de Montherlant à Michel furent plus tard rassemblées sous le titre *Henry de Montherlant, lettres à Michel de Saint Pierre*, et publiées chez Albin Michel.

L'air toujours un peu bourru de Montherlant, sa belle tête de patricien romain, son incompréhension profonde du monde des enfants m'incitaient à le redouter. Dans mon intérêt, je devinais qu'il valait mieux ne pas le bousculer du haut de mes patins à roulettes avec lesquels je faisais longuement résonner les lattes du parquet du couloir. Quand Montherlant se trouvait à la maison, mon frère Guillaume remisait lui aussi son tricycle dans notre chambre. Comme disait Michel, nous faisons alors « super gaffe ». Nous savions très bien qu'il avait écrit à notre père une vraie lettre de remontrances quand ce dernier lui avait annoncé son intention de se marier, lui disant tout cru : « *Mon cher Michel, vous êtes perdu pour la Littérature et je trouve cela un peu dommage.* » Le « un peu dommage » révélait avec éloquence l'étendue de ses regrets. Puis il avait changé d'opinion en voyant ma mère encourager la vocation littéraire de mon père, lire ses manuscrits, les corriger de façon impitoyable et le conseiller utilement. Maman avait d'autant plus

de mérite à agir sans complaisance que chaque correction entraînait de tonitruantes colères conjugales, bientôt suivies de regret et de l'offrande de charmants petits bouquets pour se faire pardonner.

Etonné de tant de pertinence chez un être si inférieur, une simple femme, Montherlant avait pourtant fini par imiter mon père et soumettre lui aussi certains de ses manuscrits à ma mère... Il y avait encore Henri Troyat, Gilbert Cesbron, Françoise Mallet-Joris, Hervé Bazin, Antoine Blondin dont ma mère surveillait toujours le contenu du verre avec inquiétude, Pierre de Boisdeffre, Yvonne Chauffin et bien d'autres, des peintres comme Emmanuel Lamotte ou Yves Trémois, tous les éditeurs amis, le débonnaire Amiot-Dumond, Roland Lodenbach et Catherine Duvivier, sa collaboratrice qui deviendra sa femme, toujours aussi enthousiastes l'un que l'autre quand Michel évoquait l'œuvre en cours, Françoise Verny, toute mince en ces temps-là, quantité de journalistes de tous bords. Ma première photo officielle, parue dans Paris-Match, m'avait d'ailleurs donné une piètre opinion du sérieux des journalistes. On y voyait Hervé Bazin à genoux dans mon parc et gâtifiant avec moi, encore bébé. Il avait en effet toujours adoré les bébés. Personne ne sut comment la photo atterrit à la rédaction de Match, mais elle parut avec cette légende : « Hervé Bazin, romancier noir, papa rose »...